



HAL
open science

Samba italiano

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici. Samba italiano. *Les Langues néo-latines: revue de langues vivantes romanes*, 1991, 276, pp.106-116. hal-01472908

HAL Id: hal-01472908

<https://hal.science/hal-01472908>

Submitted on 21 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

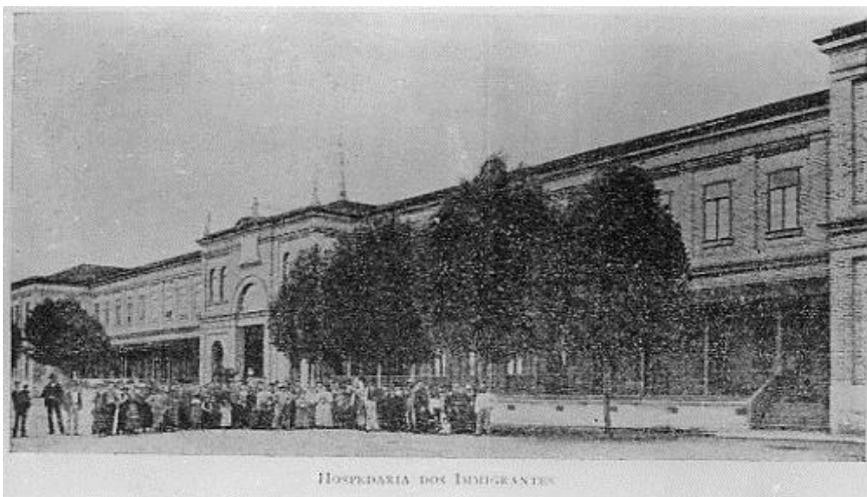
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aux mois d'août et septembre 1990, je me suis rendue à São Paulo pour effectuer une recherche sur les anarchistes italiens du début du siècle au Brésil, sujet de la thèse de doctorat que je prépare à l'Université de Paris 3 (programme CIRCE). Certes, on ne passe pas deux mois à São Paulo avec un tel objectif sans se préoccuper aussi du visage de l'émigration italienne aujourd'hui, ni sans faire des pèlerinages émus sur les lieux qui ont vu passer des milliers d'immigrants italiens lors de la grande vague d'immigration du tournant du siècle.

Ainsi ai-je visité le port de Santos, qui a accueilli la majorité des immigrants se rendant au Brésil. Si sa physionomie actuelle a vraisemblablement peu de rapport avec sa physionomie antérieure, la gare de Santos (où les immigrants prenaient le train pour parcourir les soixante-dix kilomètres qui séparent Santos de São Paulo) est toujours la même. J'aurais aimé moi aussi monter de Santos à São Paulo par le train.



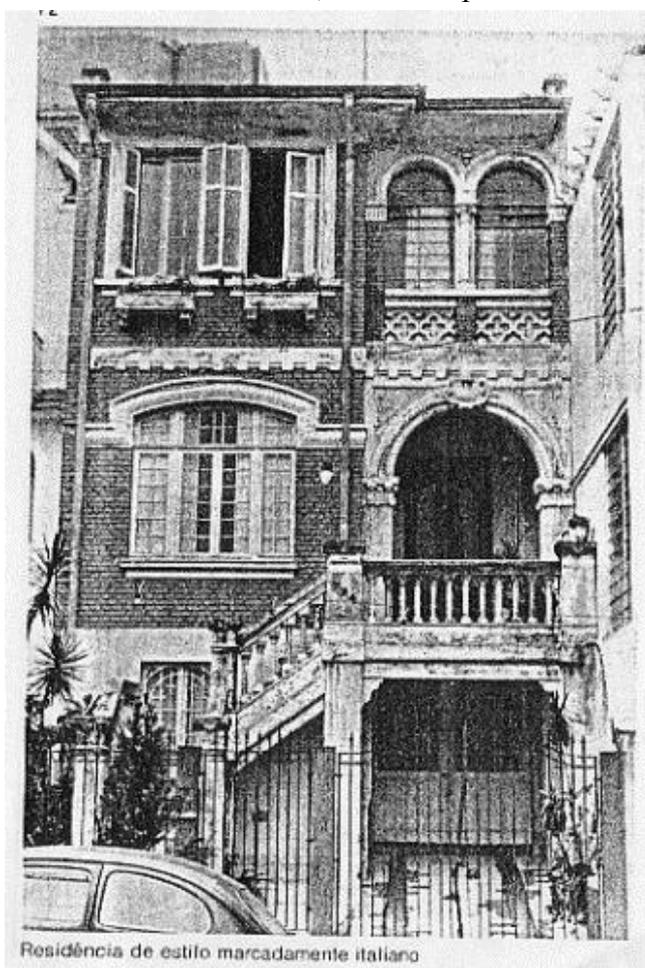
Des guides touristiques, du reste mal actualisés, affirment que la promenade en train à travers cette région montagneuse est bien plus belle que par les autoroutes *Imigrantes* ou *Anchieta* (du nom du jésuite fondateur de São Paulo). Malheureusement, le trafic est interrompu depuis quatre ans, et auparavant, la gare ne fonctionnait plus guère que les mois d'été, lorsque les autobus, pourtant nombreux, peinaient à transporter les baigneurs et les baigneuses entre la métropole pauliste et les plages de l'Atlantique. L'édifice, fort bien conservé, est situé dans un quartier délabré, entre le port et le centre, à deux pas de l'ancienne bourse du café. Dans le hall désert, l'horloge et les trains type ligne C du RER ou lignes régionales attendent encore les voyageurs. C'est donc en autobus et en métro que je me suis rendue à l'*Hospedaria dos Imigrantes* qui, à partir de 1887, accueillait les immigrants pour



une période de huit jours, avant que ceux-ci ne rejoignent leur destination finale. Aujourd'hui, une partie des locaux est occupée par un centre d'accueil pour personnes défavorisées et par le *Centro Histórico do Imigrante*. Là, des centaines d'énormes registres contiennent le nom l'âge, la profession des immigrants officiels

qui sont passés par le port de Santos depuis 1882¹, ainsi que leur lieu d'origine et de destination et le nom du navire qui les avait transportés. Les principaux visiteurs sont les descendants de deuxième, troisième voire quatrième génération, surtout d'Italiens et de Japonais. En ce qui concerne les descendants d'Italiens, tous à présent ont l'intention d'obtenir la nationalité italienne, mais les motivations sont des plus diverses. Certains désirent passer un certain temps en Europe, pour étudier ou pour voyager, d'autres ont l'intention de s'y installer définitivement. Ayant en tête l'ouverture des frontières européennes en 1993, ils veulent éviter ainsi les problèmes de visa et de permis de séjour. D'autres encore sont prêts à affronter tous les tracasseries des démarches administratives, simplement pour posséder la double nationalité, « au cas où »... Certains même ont été poussés par la « peur du communisme » lorsque Lula, le candidat du Parti des Travailleurs, a été à deux doigts de gagner les élections présidentielles².

Le centre reçoit également quelques chercheurs qui doivent travailler comme des « fourmis musclées », car s'il dispose d'un ordinateur performant, toutes les données sont loin d'être informatisées, faute de personnel. La seule méthode est donc, de soulever les gros



volumes et de chercher ce que l'on désire dans les milliers de lignes à l'écriture parfois illisible, ce qui ne manque pas d'une certaine poésie. Une recherche en cours porte sur un groupe de tisserands arrivés à São Paulo et provenant du même village du nord de l'Italie.

Ensuite, les traces des immigrants italiens se dédoublent : il faudrait les suivre non seulement dans la capitale et dans les villes de l'intérieur de l'État de São Paulo (où j'ai passé trop peu de temps pour que mon expérience soit significative), lesquelles sont nées de la culture du café et se sont développées grâce à l'arrivée massive des immigrants italiens³, mais encore jusqu'aux États du sud du Brésil (Paraná, Santa Catarina et Rio Grande do Sul), où je ne suis pas allée.

À São Paulo, le pèlerinage continue vers les quartiers italiens : Bexiga, Brás, Moóca... Bexiga, officiellement Bela Vista depuis plusieurs décennies, est un quartier aujourd'hui très proche du centre qui a échappé à la verticalisation et dans lequel on peut encore découvrir des maisons au style « nettement italien » (Voir ici la photo extraite du livre de Nádia Marzola, cit.).

¹ Avant la construction de l'*Hospedaria* terminée en 1887, les immigrants étaient accueillis dans un autre centre situé au Bom Retiro, à l'époque un des quartiers italiens de São Paulo, où les Italiens originaires de Vénétie étaient les plus nombreux. La photo ancienne reproduite ici provient de l'Arquivo Edgard Leuenroth, Campinas (São Paulo).

² Ce phénomène n'est pas spécifique au Brésil. Lors de la *Seconda conferenza nazionale dell'emigrazione* qui s'est tenue à Rome en novembre 1988, les délégués d'associations d'Amérique Latine ont montré l'importance de ces demandes d'obtention de la nationalité italienne.

³ Sur la vie des planteurs et des émigrés italiens au début du siècle à Ribeirão Preto (au nord-ouest de São Paulo), voir le roman de Júlio José Chiavenato, *Coroneis e Carcamanos*, São Paulo, Global Editora, 1982.

En 1870, on pouvait à cet endroit chasser les perdrix, les cerfs, et même les esclaves en fuite. À partir de 1880, la zone s'est urbanisée avec l'arrivée des Italiens, essentiellement des Calabrais, et des esclaves affranchis⁴. Ce quartier, à l'origine pauvre et malfamé, est devenu le rendez-vous des noctambules : on y trouve des théâtres, des cafés ou cafés-concerts et les *cantinas*. Les *cantinas* sont les premiers restaurants italiens qui se sont développés à partir de 1930⁵, où l'on mange toujours à l'italienne, même si l'on ne réussit pas à obtenir des pâtes *al dente* et que l'on est bien obligé de constater que la *mozzarella* a un goût exotique !

À Bexiga, on fête au mois d'août Notre-Dame d'Achiropita, une vierge calabraise que, sans aucun doute possible, plus de monde connaît à São Paulo (qui compte plus de quinze millions d'habitants) qu'à Rossano (province de Cosenza) dont elle est originaire. Là aussi on mange à l'italienne, on fabrique de la saucisse calabraise par centaines de kilos et on entend des chansons napolitaines.

Moóca, autre quartier de São Paulo, voisin de Brás, a gardé ses caractéristiques populaires. À la différence près que les *cortiços*⁶ sont maintenant habités par les Nordestins. Là, on fête San Gennaro, le patron de Naples, au mois de septembre. L'orchestre joue des chansons napolitaines. Quant à la saucisse calabraise, elle a également un franc succès ! (Le dessin reproduit ici illustre l'affiche de 1988). Ces fêtes religieuses nous rappellent qu'à São Paulo, c'est l'immigration provenant du sud de l'Italie, majoritaire, qui a laissé les traces les plus profondes, alors qu'à l'intérieur de l'État de São Paulo et dans les États du sud du pays ont prédominé les immigrants originaires de Vénétie.

Il n'est pas certain que tout le monde trouve de bon goût le nappage folklorique dont sont recouvertes les manifestations italiennes à São Paulo. Du reste, plutôt qu'italien, il faudrait trouver un qualificatif qui englobe les apports calabrais, napolitains, vénitiens et brésiliens (encore un terme difficile à définir) qui ont fini par constituer un ensemble au caractère bien spécifique. En tout cas, il est maintenant difficile de faire des distinctions. Citons à titre d'exemple les propos récents d'un otage brésilien, parvenu à échapper aux griffes de Saddam Hussein, qui dit, répondant aux journalistes de la télévision, que son désir le plus immédiat est de manger typiquement à la brésilienne. Le premier plat de sa liste est une pizza ! La pizza brésilienne n'a effectivement que peu de rapport avec son ancêtre italienne, que les Brésiliens trouvent en général petite et bien peu garnie. Un autre exemple, linguistique cette fois, est celui du *ciao*, très



⁴ Nádía Marzola, *História dos bairros de São Paulo, Bela Vista*, São Paulo, Departamento do patrimônio histórico, 1979, p. 60, 63, 70. Rappelons qu'au Brésil l'esclavage a été aboli en 1888. Selon Renato Modernell (*Sonata da última cidade*, São Paulo, Ed. Best seller, 1988), le quartier avait été le refuge des personnes atteintes de la vérole [*bexiga* : vessie, bulle, vérole] ; les habitants ont exigé le changement de nom, allant jusqu'à lancer des pierres contre les tramways qui l'arboraient encore... mais sans succès.

⁵ *Ibidem*, p. 68.

⁶ Un *cortiço*, dont la traduction littérale est « ruche », désigne une habitation constituée de nombreuses petites pièces où s'abritaient les familles d'immigrés, remplacés aujourd'hui par les Brésiliens du Nordeste.

fréquemment utilisé dans plusieurs régions du Brésil, mais dans un sens seulement, celui du départ, quel que soit l'âge et le rang du locuteur et de la personne que celui-ci salue.

Dans le domaine de l'apport de l'italien dans le langage parlé, outre *cantina* déjà cité, j'ai relevé le mot *grana*, utilisé comme en italien, mais uniquement dans son acception argotique de « fric », « oseille⁷ ». Notons toutefois qu'à Rio, et même à São Paulo, on ignore l'origine italienne de ce mot. En ce qui concerne *carcamano*, terme péjoratif pour désigner les Italiens, que je n'ai pas entendu prononcer spontanément, mais dont j'ai demandé explicitement une définition à de jeunes Paulistes, il semble qu'on l'utilise en 1990 pour désigner une personne aux idées rétrogrades. Pour l'une des personnes interrogées, le terme n'est plus lié au caractère italien, même si tous les exemples qu'elle cite pour illustrer l'emploi de *carcamano* sont exclusivement italiens, et même italiens du sud. L'exemple le plus significatif du comportement *carcamano* est celui d'un père, descendant de Calabrais, dont la fille, qui a largement dépassé la majorité, a finalement réussi à sortir le soir sans être contrainte de rentrer à minuit : lassée d'être ridiculisée par ses amies, descendantes de Brésiliens, d'Arabes, etc. qui pouvaient, elles, rentrer à l'heure qu'elles désiraient, elle s'est mariée ! Au départ, le mot *carcamano* était synonyme de voleur puisqu'il viendrait de la phrase *calca la mano, figlio mio !*, que les marchands glissaient à l'oreille de leur commis lorsqu'il manquait quelques grammes sur la balance⁸. Mais c'est également une insulte des plus virulentes. Zélia Gattai raconte un épisode de son enfance, dans les années vingt, où son institutrice traite de *carcamano sujo, ladrão !* (dont « sale rital, voleur ! » pourrait être une traduction) l'Italien, champion d'Europe de l'époque, qui a battu par *knock-out* le boxeur noir brésilien, seul vainqueur possible aux yeux de l'institutrice⁹. Dans son roman *Coroneis e carcamanos*¹⁰, Júlio José Chiavenato utilise ce terme pour désigner les travailleurs du café italiens de Ribeirão Preto, d'une façon comparable à celle dont Silone emploie *cafone*, avec son sens premier pour désigner les paysans de Fontamara, sans aucune nuance péjorative. Je n'ai pas d'autre expérience directe de portugais italianisé, sauf (et je ne compte pas bien sûr les fonctionnaires du Consulat d'Italie !) chez une personne dont la cadence était nettement vénitienne ; mais elle était originaire de Caxias do Sul, une ville du sud du Brésil à forte immigration italienne... São Paulo, de par le brassage ethnique qu'elle a connu et l'augmentation considérable de sa population, est loin d'être aujourd'hui la « ville italienne » qu'elle pouvait être encore dans les années vingt. Si l'on désire tout de même avoir une idée du portugais italianisé, le moyen le plus divertissant est de lire les oeuvres de Juó Bananére¹¹, pseudonyme d'un journaliste satirique du début du siècle à São Paulo, qui a écrit exclusivement en langue « macaronique ». Dans l'un de ses recueils, *La Divina Incredna*, Zan Baolo, 1915, (on aura remarqué le clin d'œil à Dante) on trouve, entre autres parodies de poésies célèbres, la « traduction » d'une fable de La Fontaine, « Le loup et l'agneau », où l'on remarque que le *carcamano* remplace le petit agneau.

O lobo i o gordeirinho

(Fabula di Lafontana, traduço du Bananére)

– Olá ! O sô gargamano !

Intó vucê non stá véno

⁷ À propos de l'argot brésilien, voir Giovanni Meo-Zilio, *Italianismos eu la « giria » brasileña y su relación con el « lunfardo » argentino*, extrait de *Philologica Hispaniensa - Dialectologia*, Madrid, Editorial Gredos, 1983.

⁸ Jacob Penteado, *Belenzinho 1910 (Retrato de uma época)*, São Paulo, Martins, 1962, p. 44.

⁹ Zélia Gattai, *Anarquistas graças a Deus*, Rio de Janeiro Record, 1985, p. 216.

¹⁰ Cf. note 3.

¹¹ En ce qui concerne cet auteur, ainsi que les manifestations de la présence italienne dans la littérature brésilienne, voir Mario Carelli, *Les Italiens à São Paulo : De la réalité à la fiction (1919-1930)*, Thèse de 3^e cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3, 1982.

*Che vucê mi sta sujáno
A agua che io stô bibéno !?*

*– Ista é uma brutta galúnia
Che o signore stá liventàno !¹²*

Une chanson d'Adoniran Barbosa, compositeur de samba pauliste, de son vrai nom João Rubinato, fils d'Italiens, nous donne un savoureux exemple d'italien à l'accent brésilien. De plus, le titre d'une de ses chansons, *Samba italiano*, est une illustration sympathique du mélange des cultures auquel on a fait allusion plus haut.

Samba italiano

*Gioconda, piccina mia,
Va' a brincare nel mare e nel fondo.
Ma attenzione a quel tubarone, hai visto ?
Hai capito ? Mio San Bedito*

*Piove, piove,
Há tempo che piove qua, Gigí.
E io, sempre io, sotto la tua finestra,
E voi senza me sentire, ridere, ridere, ridere,
De quest'infelice qui.*

*Piove, piove,
Fa tempo che piove qua, Gigí.
E io, sempre io, sotto la tua finestra,
E voi senza me sentire, ridere, ridere, ridere,
De quest'infelice qui.*

*Ti ricordi, Gioconda, de quela sera in Guarujá,
Quando il mare te portava via ?
E me chiamasti : « Aiuto, Marcelo !
La tua Gioconda ha paura de quest'onda ! »
(phrase inaudible) come ha dito Michelangelo.
Oi, oi, oi... Piove...
(Reprise de la strophe précédente)¹³*

Notons que même si la jeune fille s'appelle Gioconda et que l'introduction se fait au son de violon et... de mandoline, on est bien ancré dans la géographie et la culture brésiliennes : on va prendre ses bains de mer à Guarujá, station balnéaire située à une centaine de kilomètres de São Paulo. Si la chanson fait allusion à Michel-Ange, c'est sur le ton de la plaisanterie. Et

¹² Extrait cité par Mario Carelli, *op. cit.*, p. 138, qui en donne la transcription suivante en portugais : – Olá ! o seu carcamano / Então você não está vendo / Que, você está me sujando / A água que eu estou bebendo ? / – Isto é uma bruta calúnia / Que o senhor está inventando.

¹³ *Brincare est là pour giocare.*

Tubarone, tubarão en portugais, signifie requin.

Hai visto est calqué sur *viu*, très fréquent en langage parlé lorsqu'on veut s'assurer que l'interlocuteur a bien compris le message. *Há tempo* est une alternative de *faz tempo* plus proche de l'italien.

À cette liste, il faut ajouter les *ğ* qui ne sont pas toujours affriqués, cf. le non doublement quasi systématique des consonnes.

est-ce bien typique d'un comportement italien que d'exposer ainsi ses déboires sentimentaux et son humiliation sans réagir ? La musique est, quant à elle, sans conteste brésilienne.

L'utilisation de l'étiquette italienne est, à São Paulo comme ailleurs, plutôt due à un phénomène de mode qu'à un véritable enracinement au passé. L'« authentique » existe plus dans l'histoire, dans l'histoire des rues, des maisons, des ateliers, des usines et des gens. Mais qui s'efforce aujourd'hui de garder vivant le passé de ces milliers d'immigrés italiens qui ont constitué jusqu'à 60% de la main d'œuvre de São Paulo et qui ont permis, à l'intérieur de l'État l'expansion de la culture du café et l'accumulation de richesses incommensurables ?

Il est dans la logique, pour des descendants d'immigrés, d'oublier un passé de misère, d'humiliation, de regarder là où ils sont arrivés, à force de travail et après plusieurs générations, plutôt que de fouiller dans leurs origines. Si un certain folklore se préserve malgré tout, c'est qu'au Brésil, géant sous-développé à l'existence tourmentée, il ne peut être que valorisant de se rattacher à l'étiquette italienne, celle d'un pays développé et européen.

Il n'existe pas à São Paulo de maison de la culture italienne (alors qu'il existe une maison de la culture japonaise) ; l'Institut Culturel Italien, organe consulaire, se préoccupe peu de l'histoire des Italiens à São Paulo ; les personnes qui travaillent autour de l'immigration italienne sont dispersées, mais toutes n'ont qu'un rêve : rassembler le matériel d'archives éparpillé dans des dizaines d'endroits, mettre sur pied des projets concrets et des structures durables. Cependant les moyens sont faibles, les personnes se découragent devant l'isolement et l'apparence dérisoire, peut-être même illusoire, des initiatives, par rapport à la somme de travail qui serait à faire. Et surtout, on retrouve ici une caractéristique constatée dans tout le pays : le Brésil s'efforce peu de conserver sa mémoire, de reconstruire son passé, d'écouter les témoignages.



Pourtant, le lieu idéal pour accueillir la Maison de l'Immigrant Italien existe : la *casa Matarazzo* ! Située dans l'*Avenida Paulista*, qui fut la vitrine de la richesse des planteurs et des industriels du début du siècle, rescapée presque unique de ce passé proche, aujourd'hui abandonnée à l'ombre des gratte-ciel, cette demeure qui n'offre plus qu'une vision défraîchie de la

fortune de ses propriétaires retrouverait, par la création d'un tel centre, son éclat d'autrefois. Mais combien de temps résistera-t-elle encore à la spéculation immobilière et aux intérêts colossaux qui sont en jeu ? Sans doute moins de temps qu'il n'en faudrait pour concrétiser le rêve décrit plus haut !

Isabelle Felici